

CYRILLE LATOUR
Et puis viennent
les femmes/ Et puis
viennent les hommes



2023 © Éditions Lunatique
10, rue d'Embas 35500 Vitré
ISBN 978-2-38398-029-2
Lunatique

Et puis viennent les femmes

Et puis viennent les femmes. Comme étaient venues toutes celles qui, intimes ou simples passantes aux hasards des rues, s'étaient approchées d'elle sans aucune forme de gêne pour caresser son ventre arrondi – imposition des mains. Gestes qui forçaient sa pudeur, auxquels elle est aujourd'hui encore surprise de s'être prêtée de si bonne grâce. Son corps devenu méconnaissable était reconnu – rituel d'intronisation. Les mains sur son ventre sculptaient les formes généreuses d'une de ces déesses de la fertilité dont elle avait appris les variantes culturelles à l'école des Beaux-Arts. Adoubement collectif : chaleur de ces mains de femmes qui la faisaient femme.

En appui sur la passerelle, des années plus tard, elle peine à tenir les fusains et le carnet entre ses doigts roidis par le froid. La page est aussi blanche que le brouillard dans lequel, cette nuit, la ville portuaire s'évapore. Tout juste a-t-elle distingué en arrivant les nuances de gris prises dans le coton des réverbères d'où émerge l'ombre endormie des ferries. Elle aime être en avance, non par souci de

punctualité, mais pour le plaisir de dérober quelques minutes d'immobilité à la course de la pointeuse. Elle a le goût de la latence comme elle a pu avoir, par le passé, celui de l'aventure : toujours elle se nourrit de ce qui survient. Arrivée devant l'entrée du personnel encore fermée, elle s'est adossée contre la passerelle et a sorti ses affaires, plongeant son regard dans la brume.

pp. 7-9

S'appliquant à astiquer le garde-corps pourtant impeccable, elle réussit à apaiser le tremblement de ses mains et à reprendre sa respiration. Dans le petit jour, l'air est doux. Le ferry s'y engouffre sans un souffle. Même léger, le vent ne cesse de porter à ses oreilles le *trop tard* du presque-enfant. Elle aurait dû rester. Lui parler. Elle n'est pas si timide d'ordinaire. On lui a suffisamment reproché d'avoir du caractère — d'avoir *mauvais* caractère —, pour qu'elle ne se sente pas maintenant trahie par sa propre réaction, par son impuissance à trouver les mots. *Trop tard*. Elle a pourtant toujours su éviter, anticiper les *trop tard*. Toute sa vie consiste même à savoir identifier le moment opportun pour partir — repartir à zéro.

Ses crayons lui ont appris le goût du mouvement, ses carnets celui de la page blanche. Elle sait que toute arrivée porte en elle non la promesse d'un nouveau départ, mais celle, inévitable, du départ suivant. Elle a toujours refusé l'aiguillon du regret, s'est toujours débrouillée pour qu'il ne soit jamais *trop tard*.

pp. 24-25

Et puis viennent les hommes

Et puis viennent les hommes. Ils se bousculent dans sa tête. Ils y sèment le doute. Toujours au même endroit. Au même moment. Reproduction fidèle de la matinée d'hier, d'avant-hier, d'avant avant-hier. Canevas parfait de toutes celles à venir. La rue en pente bifurque et dévoile un fragment du port. Le ciel d'hiver s'éclaircit timidement, rehausse l'horizon d'un trait argenté et semble renoncer à se confondre avec la mer grise. Jusque-là, comme chaque fois, il n'a aucun doute. Jusque-là, elle est seule à jouer avec le mouvement de ses synapses. La viole a fait son office sur le palier du foyer. Le clavecin a tenté, devant le portail, un contrepoint impuissant. Enfin, en haut de la rue, elle prend possession de son crâne. La voix est claire. Elle balaie tout. C'est une langue qu'il ne comprend pas, qu'il reconnaît pourtant comme sienne. Que dit-elle? Il lui faut tendre l'oreille. La voix manque de se briser en montant dans les aigus. Elle franchit les octaves de tierce en tierce, à ses risques et périls. Elle s'épuise. Arrivée au sommet, alors que lui-même atteint le bas de la rue, elle pousse un cri

qui n'est plus qu'un murmure. Voilà : elle crie sans hurler. Elle porte son chant jusqu'à son plus au point de douleur, jusqu'au silence. Elle porte sa plainte. Elle porte plainte. Une plainte limpide qui, dans sa tête, se confond avec ses pensées, jusqu'à prendre leur place. La voix lui évite de penser. La voix est l'expression d'une tristesse qui prévient toute tristesse. Avec elle, grâce à elle, il ressent la tristesse sans avoir à être triste. Rituel immuable : il s'immunise ainsi contre la suite du jour. Que peut-on espérer d'une journée qui se contente de succéder à la précédente ? Il se protège de toute routine dans la routine même. Toujours la même voix au même endroit. Au même moment.

pp. 7-9

Bien sûr, il regrette aussitôt. Elle s'est levée sans un mot. Aussitôt vient toujours trop tard. Elle a repris son carnet et lui a tourné le dos. Le siège est de nouveau vide. Et cette absence qu'il a si ardemment souhaitée crée soudain un manque indéchiffrable. Comme si la dessinatrice emportait une partie de lui dans son carnet, parmi les franges de la page déchirée. Il baisse les yeux sur les fragments de papier humides à ses pieds. Il regrette.

Il ne regrette pas tant son emportement que la spontanéité de celui-ci. Il n'aurait pas dû. Mais, après tout, elle n'aurait pas dû non plus. Il rejoue en boucle la scène dans son esprit. Il freine toute spontanéité. Redistribue patiemment les rôles. À force, il parvient à contrôler le mouvement de ses mains au moment fatidique. À force, il trouve même les mots justes pour engager la conversation. N'est-ce pas ainsi que les hommes se comportent? Intérieurement, il reconstitue le portrait qu'elle a dessiné. Peu à peu, il essaie d'accepter de se regarder comme elle l'a regardé. Cependant, l'image a disparu sous ses doigts. À jamais.

pp. 24-25